

Fiche technique

France - 2003 - 1h20

Réalisateur :
Mathieu Amalric

Scénario :
Mathieu Amalric
Marcelo Novais Teles
Christine Dory

Image :
Isabelle Razavet

Musique :
Rodolphe Burger

Interprètes :
Jean-Quentin Châtelain
(Philippe)
Anne Alvaro
(Julia)
Michèle Laroque
(Michèle)
Bernard Menez
(Bernard)

Quinzaine des Réalisateurs -
en compétition Cannes 2003



Résumé

Un cinéaste, chargé de réaliser pour Arte un téléfilm de la série «*Masculin-féminin*», envisage de traiter le thème de la parité. Trois semaines avant le tournage, sa femme, actrice, mère de ses deux enfants, lui apprend qu'elle a «rencontré quelqu'un». Sous le coup de cet éboulement majeur dans sa vie privée, le cinéaste ne sait plus penser à autre chose : le film en gestation part dans une direction imprévue...

Critique

(...) **La Chose publique** telescope l'intime et sa représentation, le réel et la fiction, et carbure à la mise en abyme. Exemple : c'est bel et bien un téléfilm de la collection «*Masculin-féminin*» d'Arte (diffusé le 2 septembre 2003). Depuis son premier long métrage, **Mange ta soupe**, Mathieu Amalric aime jouer au chat et à la souris avec sa biographie. Le cinéaste s'appelle Philippe Roberts, et la femme qui le quitte, Julia. Jamais ce prénom glamour et le nom Roberts ne sont accolés par le dialogue, mais ils sont là : détail aberrant, brouillage mégalo-potache, fantaisie en creux qui résumant le ton de ce drôle de film à vif. L'autofiction, quand elle réussit, est décidément cette alchimie qui convertit les secrets en choses publiques et la douleur en énergie. Au chaos intime du protagoniste répond l'entrechoquement furieux

des genres, entre les scènes conjugales Philippe-Julia, celles du *Lit national*, commandé par Arte, joué par Michèle Laroque et Bernard Menez, et celles qui montrent la préparation et le tournage. A la lumière des déboires privés, «parité» prend un tout autre sens. Plus Philippe boit la tasse, plus le projet d'origine, fable politique style «le maire, la coiffeuse et les élections», prend l'eau, jusque sur le plateau. Le cafouillage général est d'autant plus drôle et troublant qu'on ne sait plus guère si Laroque et Menez (dans leurs propres rôles d'acteurs) sont les otages stoïques ou les complices de cette entreprise chahutée. Et d'ailleurs laquelle ? *Le Lit national* ou **La Chose publique** ?

Pour raffiner encore le jeu de pistes, même les tête-à-tête entre Philippe et Julia sont donnés comme du cinéma, captés à la petite caméra DV : parfois ça coupe, et ils recommencent... Où êtes-vous, monsieur le réel, madame la vérité ? C'est là qu'il faut parler des acteurs principaux. Jean-Quentin Châtelain, vu jusqu'ici davantage au théâtre qu'à l'écran, endosse sans heurt le rôle pourtant délicat de Philippe. Il crée un double massif de Mathieu Amalric, une sorte de chêne déraciné par la tempête, idéalement pathétique. En face, Anne Alvaro (Julia) est plutôt roseau, émotive mais implacable, haute et fière silhouette. Elle a peu de scènes pour imposer sa séduction, mais elle irradie le dernier et plus beau mouvement du film, quand il n'y a plus de place à l'écran que pour elle et lui, à l'heure de l'inventaire. (...)

Louis Guichard
Télérama n° 2799 - 6 septembre 2003

(...) Ce film est fait à l'encontre du précédent. **Le Stade de Wimbledon** était un film d'amour (et de cinéma), celui-ci est le journal (télévisé) d'une soustraction (un homme moins une femme).

Pour mieux saisir cet objet volontairement diffus, peut-être faudra-t-il remon-

ter jusqu'aux **Baisers de secours**, un film de Philippe Garrel (1989). Garrel y confiait à son père, le comédien Maurice Garrel, son impossibilité à créer alors que sa femme le quittait. Garrel père lui conseillait de «tout mettre dans son film», ce à quoi Garrel fils répondait, horrifié quoique convaincu : «Un film, c'est pas une poubelle.» Entre-temps, les cinéastes se sont mis à faire des films pour la télévision, objet de décoration d'intérieur dont tout un chacun s'est souvent surpris à jurer, mi horrifié-mi fasciné, qu'elle était vraiment «une poubelle». Ce bref historique pour dire que, pour Amalric, aujourd'hui tout est permis : **La Chose publique** est d'abord une commande de et pour la télévision.

Au départ, une enquête sur la parité en politique (nous sommes en 2001-2002) taillée maligne pour entrer dans le petit 36 de la collection d'Arte au titre godardien, «Masculin-Féminin».(...) Entre-temps, la télévision a fait d'un loft une affaire d'Etat et la France a voté Loana. La politique était reléguée au rang d'une chose intime (dont on n'ose pas parler en public : 18 % de score FN, soudain), et le déballage intime la seule chose réellement partageable en public (c'est-à-dire à la télévision).

Tout cela, le film d'Amalric le met en scène et en abyme, en assumant le tout pour le tout : l'intelligence théorique et l'impulsion très connue (la virilité blessée, etc.), la bonne vue (artistique) et le flou (sentimental), la civilité et l'incivilité, la drôlerie et le désespoir, la politique fiction et le docu-drama, le film (léché) et la vidéo (brute de décoffrage). On pense à Godard (**Masculin/Féminin** bien sûr, mais plus encore au Godard années 80, au Godard vidéoburlesque) ou à Avi Mograbi (diariste israélien dont on ne saurait trop recommander les films en forme de mini-attentats intimes). On pense surtout à la France de 2002, démoralisée et nue, dont voici le portrait brouillon et pourtant aimable.

Philippe Azoury
Libération 3 septembre 2003

(...) Philippe et Julia (Roberts !) sont les seuls personnages de fiction. Les autres jouent tous leur propre rôle, qu'il s'agisse de Michèle Laroque et de Bernard Menez (les acteurs principaux), de dirigeants d'Arte, ou de personnalités interrogées au cours de l'enquête sur la parité en politique menée par le réalisateur. Habile procédé de distanciation, par lequel Mathieu Amalric met en abyme son propre personnage et articule, entre sphère privée et sphère publique, la dialectique des rapports entre les sexes.

"C'est un film de guerre", "c'est un film d'amour" : ces deux propositions énoncées par Philippe Roberts/Mathieu Amalric sont bien sûr équivalentes, puisque, c'est posé dès le départ, la sexualité est une question politique. Mais **La Chose publique** est aussi une comédie fine, jamais complaisante, où l'on rit et sourit. Devant l'air pénétré de Bernard Menez, par exemple, lorsque le réalisateur lui expose son projet fumeux. Devant les rubans adhésifs collés sur les cartons de déménagement sur lesquels des morceaux de texte imprimés en rouge traduisent les désirs de Philippe, renvoyant l'écho des joutes par livres interposés entre Anna Karina et Jean-Paul Belmondo dans **Une femme est une femme**.

Le rythme aussi est celui de la comédie, quand ce n'est pas du théâtre de boulevard. Des claques fusent, de Philippe à Julia, de l'assistante au metteur en scène, d'ours entre eux qui chantent dans un dessin animé pour se dire "Je t'aime avec une claque". Des coups de théâtre surviennent, lorsque Julia déboule sur le tournage, par exemple, empruntant la porte par laquelle on s'attendait à voir entrer Michèle Laroque, son alter ego dans *Le Lit national*.

La Chose publique est un essai dans lequel la parole et l'humour ont un rôle cathartique. Inclassable, il se compose d'images aux statuts très différents, toutes filmées en vidéo à l'exception de sa dernière séquence. Avec la vidéo, on

peut voler des images dans les chambres à coucher (lorsqu'une cigarette a opportunément troué le drap), dans les isolements, comme en prendre officiellement, au cours d'un entretien ou dans les meetings politiques. On peut filmer la même femme comme un paysage, comme un corps désirable, comme une personne honnie.

Dans l'une des premières scènes du film, Philippe visionne des images de sa femme qu'il a amoureusement fixées, qui rappellent certains plans des journaux filmés de Jonas Mekas. Il s'arrête, revient en arrière, malaxe sa matière jusqu'à décontextualiser entièrement l'image. Il réconcilie l'art et la vie.

En transformant en fiction son histoire avec Julia, en en faisant la matière d'expérimentations diverses, sur le rythme, la nature des images, la manière dont on peut ou non monter un plan avec un autre, il en fait le deuil. Pour la dernière séquence, Philippe Roberts/ Mathieu Amalric se saisit d'une caméra 35 mm, l'instrument du "vrai" cinéma, comme s'il était enfin libre pour l'art.

Un an a passé depuis la crise conjugale. Philippe et Julia se revoient, apaisés, au restaurant. A la fin du dîner, deux très beaux plans, symétriques, filmés à travers l'entrebâillement de deux portes, celles des toilettes, les montrent chacun face à une glace, un homme et une femme, autonomes, libres.

Isabelle Regnier
Le Monde/Aden - 3 septembre 2003

Entretien avec le réalisateur

Ecran Noir : *Comment vous est venue l'idée de faire ce film ?*

Mathieu Amalric : En fait, ce n'était pas mon idée. C'est une commande de Pierre Chevalier qui a lancé sur Arte une nouvelle série sur le thème « Masculin-Féminin ». Les dix films réalisés, dont celui de Catherine Breillat ont été diffusés à la télévision il y a un mois et demi. On m'a demandé de tourner en vidéo.

Cela faisait partie de la commande. A partir de là, j'ai commencé à réfléchir à ce thème qui veut à la fois tout et rien dire, comme le dit Philippe dans mon film (le personnage principal, ndr). Je me suis amusé à me noyer là dedans, à essayer de suivre les pas d'un homme peut-être trop honnête, trop obéissant à la commande, et qui, du coup, se met à tout mélanger.

E. N : Comment ce film, destiné au départ au petit écran, s'est-il retrouvé à la Quinzaine des réalisateurs ?

M. A : Ce qui s'est passé, c'est qu'Arte a programmé le film à minuit et demi. Les producteurs n'ont pas voulu qu'il soit diffusé à la télé. Ils ont préféré le sortir en salles. Moi, j'aurais aimé qu'il passe à la télévision dans la série car c'est dans cet esprit là que je l'ai réalisé. Je suis tout de même content d'être là même si je ne m'y attendais pas. Entendre les rires des spectateurs pendant la première est pour moi la chose la plus précieuse.

E. N : Votre film s'ouvre sur une séquence amusante dans le bureau du directeur d'Arte, Jérôme Clément. Y a-t-il derrière cette scène une volonté de moquerie de la chaîne ?

M. A : Non, pas du tout. Pour moi, cette scène, c'est du faux Arte, du Guignol. J'ai fait ce film avec un esprit potache. Je ne peux pas m'en empêcher, c'est dans ma nature ! Je ne sais pas si c'est dû au fait que je l'aie tourné en vidéo ou pas. J'étais juste en forme, quoi ! Avec l'acteur principal, Jean Quentin, on a eu envie de s'amuser.

E. N : Dans La chose publique, Philippe qui est réalisateur demande à plusieurs femmes ce qu'elles pensent de la parité. Je vous retourne la même question : y êtes vous favorable ou pas ?

M. A : J'ai beaucoup lu sur ce sujet, notamment tous les débats à l'Assemblée. La politique, ça va très vite. Une chose qui pouvait être intéres-

sante il y a deux mois, peut être aujourd'hui complètement caduque. On a le sentiment que les lois sont en retard sur la vie, qu'elles essaient de la représenter sans y arriver. Quand on était en classe et que l'on devait élire des délégués, il y avait un garçon et une fille et on n'y pensait même pas. Le problème, c'est que ce sont surtout des hommes qui sont favorables à la loi sur la parité. Les femmes ont beaucoup plus de soucis avec ce texte que les hommes. Cette histoire de quotas leur est désagréable. Je pense qu'elle était nécessaire comme un déclencheur de débats dans notre société. Cette loi est aussi un terrain d'observation riche pour pouvoir parler des passions humaines. Ce que j'ai aimé c'est d'aller trouver des femmes dans la rue et de leur demander ce qu'évoquait, à leurs yeux, le thème masculin-féminin. Et à ce moment là, l'une d'elles a eu une réflexion assez politique. Elle a dit que Jospin n'avait peut-être pas tenu le rôle du père...

E. N : Quelles ont été vos références ?

M. A : **Scènes de la vie conjugale** de Bergman. Au tout début du film, un journaliste vient interviewer le couple. Cela m'a donné l'envie de travailler sur l'idée des dangers inhérents à l'exposition publique de la vie privée. Un roman de James Baldwin m'a également inspiré. C'est *Harlem Quartet* qui raconte plusieurs histoires d'amour. Ce livre m'a aidé à arriver à la dernière scène de mon film sur cet amour impossible entre Philippe et Julia.

E. N : On voit à plusieurs reprises des images tournées pendant les élections présidentielles de 2002, notamment de Jean-Pierre Chevènement en campagne.

M. A : Pamela Varela, une amie, a réalisé pendant trois mois un documentaire sur le monde politique au moment des élections. J'ai utilisé une petite partie de ce qu'elle a tourné. Elle a surtout suivi des femmes politiques. Le fait que Philippe soit un réalisateur m'a permis

de faire rentrer dans mon film, plein de types d'images différentes. Pour moi, la vidéo c'est ça : la dualité du monde réel et le fait qu'avec de petites caméras, on peut se mettre à filmer à la maison.

E. N : Comment avez-vous choisi les acteurs ?

M. A : Je cherchais des amoureux au départ. J'avais envie de prendre des acteurs peu connus pour jouer le couple et des acteurs populaires pour incarner le maire et Danièle (l'arriviste, ndlr). Je ne fais pas de casting. Je suis juste allé voir Jean-Quentin (Chatelain) en me disant qu'il ferait un bel amoureux et en le voyant, j'ai pensé à Anne (Alvaro) pour jouer sa compagne. En parlant avec eux, j'ai découvert qu'ils se connaissaient déjà et avaient très envie de travailler ensemble. Quant à Michèle Laroque, je l'adore depuis longtemps. C'est une femme beaucoup plus libre que ce qu'on peut imaginer. Elle a adoré venir le matin sur le plateau sans savoir ce qu'elle allait faire.

E. N : On sent dans Le lit national, le film dans le film, que les acteurs semblent prendre un certain plaisir à tourner...

M. A : Il y avait deux registres dans **La chose publique** : cette histoire d'amour pas drôle du tout, plutôt tragique même, entre Julia et Philippe, et quand on tournait l'autre histoire, on s'amusait bien.

E. N : Avez-vous laissé place à l'improvisation pendant le tournage ?

M. A : Il y avait un dispositif très clair et très fort pour la narration de l'histoire d'amour. En revanche, pour *Le lit national*, il n'y avait pas une ligne d'écrite. Il fallait que je trouve quelque chose au dernier moment. Mais, ce n'était pas improvisé car j'aime beaucoup les choses assez rythmées. Le comique demande un grand travail sur le rythme.

E. N : Etes-vous plutôt directif avec vos

acteurs ?

M. A : Oui, car j'ai la chance d'être aussi acteur et je sais que l'on aime bien être pris par la main. Par exemple pour la scène où Jean-Quentin et Anne sont en train de s'auto-filmer, Jean-Quentin allumait et éteignait la caméra à la fin des prises, c'est assez technique. Il fallait qu'Anne sache si elle devait montrer dans son jeu qu'elle savait qu'elle était filmée ou pas...

E. N : Vous n'avez pas eu envie de vous donner un rôle. Pourquoi ?

M. A : Je l'avais fait dans un court-métrage. Mais c'est tellement plus amusant d'essayer de faire du spectacle, de s'adresser aux autres. Ma vie, c'est de faire des films comme réalisateur mais je continuerai à être acteur tant que durera l'imposture ! J'adore jouer. Là, je viens de tourner le film des frères Larrieu, **Un homme un vrai**. C'est une pure merveille je crois.
(...)

Propos recueillis par Vanessa mai 2003
www.ecrannoir.fr

Le réalisateur

Né(e) le 25 Octobre 1965 à Neuilly sur Seine, Hauts-de-Seine (France)
Décrit par un critique comme l'"Antoine Doinel des années 90", Mathieu Amalric, fils de l'éditorialiste de *Libération* Jacques Amalric, s'illustre dans des films d'auteur souvent intimistes et y interprète des jeunes hommes devant faire face à de grandes décisions sur la vie ou l'amour.

D'abord assistant et régisseur, Mathieu Amalric fait ses premiers pas d'acteur avec Otar Iosseliani dans **Les Favoris de la lune** en 1984 puis dans **La Chasse aux papillons** en 1994. Il tourne par la suite avec Arnaud Desplechin (**La Sentinelle**, **Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)**).

Mathieu Amalric collabore aussi bien avec des réalisateurs confirmés comme

André Techiné (**Alice et Martin** où il incarne Benjamin, un apprenti comédien) ou Benoît Jacquot (**La Fausse Suivante** où il incarne Lélió) qu'avec des cinéastes débutants comme les frères Arnaud et Jean-Marie Larrieu (**La Brèche de Roland**, 2000) ou Yves Caumon (**Amour d'enfance**, 2001).

L'acteur est également réalisateur. Après plusieurs courts et moyens métrages (**Sans rire**, **Les Yeux au plafond**), il signe son premier long métrage **Mange ta soupe** en 1997 puis en 2002 **Le Stade de Wimbledon**, dans lequel joue son ancienne compagne Jeanne Balibar. Il enchaîne en 2003 avec **La Chose publique** qui a pour sujet un réalisateur qui doit faire face à une commande d'Arte. Une mise en abîme de sa propre situation puisque **La Chose publique** est une commande de la chaîne franco-allemande. (...)

www.allocine.fr

Filmographie

Les Yeux au plafond	1993
Mange ta soupe	1997
Le Stade de Wimbledon	2001
La Chose publique	2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°509/510
Cahiers du Cinéma n°582
(...)

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com